

MEDIAPART

Catherine Marnas nous offre un *Lorenzaccio* à pile ou face

- 29 sept. 2017
- Par [Dashiell Donello](#)
- Blog : [LES DITS DU THÉÂTRE Dashiell Donello](#)

Cela commence dans le plein feu. Déambulant sur la scène, toute l'ambivalence d'un homme se montre. Son corps, une perruque blonde à la main, va et vient sur l'incertain chemin de sa destination finale. Dans un geste théâtral, l'homme se coiffe du postiche. Cet homme c'est Lorenzo.

La scénographie se joue sur deux niveaux. L'avant-scène avec un surplomb au théâtre qui coupe l'espace à l'horizontale. Ce niveau est habillé d'un rideau à lamelles plastique, comme nous pourrions en voir dans un entrepôt commercial. À travers le rideau, le lointain fait apparaître les ombres et entendre les voix de personnages multiples. Deux escaliers, en parallèle, sont à cour et à jardin. Dans l'objectif de mise en scène, le rouge et les ors rappellent la volonté d'un propos de théâtre. Cela commence dans le plein feu. Déambulant sur la scène, toute l'ambivalence d'un homme se montre. Son corps, une perruque blonde à la main, va et vient sur l'incertain chemin de sa destination finale. Dans un geste théâtral, l'homme se coiffe du postiche. Cet homme c'est Lorenzo. Soudain les confettis du carnaval de Florence volettent dans l'espace ; et au son d'un rock endiablé, il parie, à pile ou face, sur la mort d'Alexandre de Médicis son cousin tyrannique, se livrant à la débauche déguisé en religieuse.

Catherine Marnas jette aussi sa pièce pour parier, que *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset, réputé difficile à monter, peut se jouer à huit comédiens dans divers lieux (palais du Duc, l'église, la rue, la chambre de Lorenzo etc.), en deux heures, sans amoindrir ce classique français.

Musset a écrit ce drame romantique à partir d'une scène historique, *Une conspiration en 1537*, sur une idée de George Sand qui lui avait confié un manuscrit relatant l'histoire de Lorenzo de Médicis (admirateur de Brutus) et entièrement dévoué à la restauration de la République.

L'histoire se résume ainsi : *Lorenzaccio* prépare secrètement l'assassinat d'Alexandre de Médicis, pour libérer sa patrie et porter au pouvoir les républicains. Pour ce faire il porte le masque de la débauche au service des caprices du tyran. Si le meurtre est du côté pile aucun changement ne s'opère, sinon que le pouvoir passe aux mains d'un autre clan aussi tyrannique. Car le côté face poursuit Lorenzo et voit sa tête mise à prix sans que le jeune homme ne fasse rien pour empêcher son assassinat.

Catherine Marnas écrit dans le programme : " *Malgré la légèreté apparente de la formulation, je crois qu'il faut prendre très au sérieux le pari que lance Lorenzo à Philippe avant d'accomplir son geste. Pile : est-ce que le meurtre sera inutile ? Face : est-ce que les républicains en profiteront pour rétablir : « La plus belle république qui ait vécu sur la terre » ? Même si Lorenzo affecte de ne pas y croire, il l'espère, et c'est le résultat de ce défi qu'il viendra jeter avec la clef de sa chambre au pied de Philippe, lui crachant à la figure tout le désespoir, le mal-être, l'amertume d'une génération*".

C'est d'un point de vue politique que Catherine Marnas traite ce texte que Musset avait transposé à la révolution de juillet 1830. Tout comme la transposition de la mise en scène ne cache pas qu'une histoire peut se répéter de siècle en siècle.

Musset lui ne tranche pas nous dit Catherine Marnas : « *et c'est là toute la subtilité de son écriture, il exacerbe les questions. Lorenzo cristallise nos tensions : désirs d'angélisme, de sauvetage de l'humanité et, en même temps, dandy ricanant, cynique, nonchalant et blasé. Vision que j'espère non désespérément nihiliste mais aspiration à un regard en distance, allégé - distance énoncée par Lorenzo « Ce que vous dites là est parfaitement vrai et parfaitement faux comme tout au monde ».*

Dans cette reprise, Catherine Marnas a dirigé une bonne distribution, où nous avons remarqué un Jules Sagot qui a trouvé brillamment l'humanité double et ambiguë de Lorenzo/Lorenzaccio. Bien entouré par l'excellent Franck Manzoni, et le talentueux Julien Duval.



« Lorenzaccio »

Du 26 septembre au 15 octobre au Théâtre de l'Aquarium

Florence, 1537, sous le règne du Duc Alexandre de Médicis. Tout est pourri à Florence, le pouvoir est corrompu, le tyran et sa cour ne respectent rien, ni l'Église, dont il est un représentant et qui ne se respecte pas elle-même (le Cardinal parle à sa belle-sœur comme une mère maquerelle), ni le peuple, ni les jeunes filles, même nobles, vite transformées en catins. Lorenzo, le cousin du Duc l'accompagne dans ses orgies et souvent les organise. Il a perdu son innocence, ses aspirations idéales, il ne croit plus à rien. Il est même prêt à tuer le Duc, tout en pensant que cela ne changera rien. Juste pour voir ?

Musset a écrit, sur une idée de Georges Sand, cette pièce alors qu'il n'avait que 23 ans, en 1833. Telle quelle, plus de 80 personnages et 36 changements de décor, elle est injouable. Catherine Marnas l'a resserrée et centrée sur Lorenzo, ce petit frère d'Hamlet. On peut trouver dans cette pièce, écrite après l'échec des journées révolutionnaires de 1830 et alors que la bourgeoisie s'est rapidement soumise à Louis Philippe, un écho de notre époque. On y voit une classe politique de plus en plus vulgaire et cynique, largement rejetée par une jeunesse qui ne peut plus croire en elle, une jeunesse qui s'exaspère devant l'immobilisme et la passivité des citoyens.

C'est cet aspect qu'a privilégié Catherine Marnas. Pas de décor évoquant les splendeurs florentines, mais une atmosphère crépusculaire avec un immense divan rouge, couleur du pouvoir, où le Duc se vautre et baise. La pièce baigne dans une ambiance de carnaval orgiaque, de sexualité débridée où la prostitution ronge les corps et les esprits : musique rock, corps déchaînés, pétards et confettis, duc déguisé en nonne, marquise en jarretelles et bas noirs. En fond de scène un rideau de lames de plastique souples cache ce qui ne doit pas être vu et laisse passer la voix du peuple, celle des opposants. Catherine Marnas, tout en respectant la langue de Musset, a resserré la pièce autour d'une douzaine de personnages joués par huit acteurs, le Duc et Lorenzo bien sûr, mais aussi la Marquise qui veut croire que l'amour peut changer le tyran, Tebaldeo qui préfère se réfugier dans l'art, Pierre qui se lance dans l'action sans réfléchir. Elle a mis au centre Philippe, l'humaniste, qui espère toujours que la culture et le savoir peuvent changer les choses, qui reproche à Lorenzo de mépriser les hommes à quoi Lorenzo répond : « Je ne les méprise point, je les connais. Je suis persuadé qu'il y en a très peu de méchants, beaucoup de lâches et un grand nombre d'indifférents ». Comme tout change pour que rien ne change, c'est le même acteur qui incarne Alexandre de Médicis et son successeur Côme de Médicis.

Tous les acteurs sont bons avec une mention spéciale pour Jules Sagot, qui campe un Lorenzo capable d'alterner danse déchaînée et gravité comme il alterne la perversion cynique et le regret de l'idéal perdu.

Comme le dit Alexandre Péraud, maître de conférences en littérature française à l'Université de Bordeaux : « Cette pièce est moins une pièce universelle, qu'elle ne parle à notre époque de notre époque ». Merci à Catherine Marnas de nous l'avoir fait redécouvrir.

Micheline Rousselet



LORENZACCIO



© Patrick Bergé

Pièce réputée injouable (avec ses quatre-vingts personnages et trente-six décors) elle a pourtant été pas mal représentée, depuis la toute première fois en 1896. Avec Sarah Bernhardt dans le rôle-titre, s'il vous plaît. Catherine Mornas en propose une version « resserrée » avec un décor évolutif et huit comédiens seulement. Cette pièce, rappelons-le, se situe en Italie, à Florence précisément, en 1537. Elle tranche singulièrement avec le reste de l'œuvre de Musset : c'est SA grande œuvre. Elle louche vers Shakespeare, avec son bruit, sa fureur, même si le héros Lorenzo, est dans une dualité action/renoncement, qui en rappelle d'autres. Ici, tout est politique et le privé se mêle étroitement au « public ». Musset en « emprunta » le sujet à George Sand, celle-ci le tirant d'une chronique inspirée d'événements réels. La fin de l'histoire est toutefois modifiée... et Lorenzo s'en ira vers son destin.

La scène introductive, destinée à nous mettre en appétit, ne manque pas sa cible. Il s'agit d'une fin d'orgie : ça danse, ça crie sur une musique électro : maquillages outranciers (celui d'Alexandre de Médicis évoque Alice Cooper) et chute de confettis rouges dont la scène restera jusqu'au bout parsemée. Puis les éléments s'assemblent. Ils s'assemblent peu à peu... et dans une certaine diversité, car l'intrigue est complexe. Grâce à la fluidité de la mise en scène, on suit. Le duc Alexandre courtise en vain la sœur de Lorenzo, son compagnon de débauche, tout en continuant à entretenir une relation avec la marquise Cebo. La famille Strozzi ourdit un complot contre ce tyran. Lorenzo, prenant fait et cause pour les Florentins, annonce qu'il va tuer Alexandre. C'est là, véritablement, que se noue la tragédie. On retrouve l'art consommé de Musset de faire vivre un héros « romantique », de nous le présenter avec ses failles et sa détermination suicidaire, mêlées.

Les « mots » abondent : « Le tort des livres et des historiens est de nous montrer les hommes différents de ce qu'ils sont. » ou encore, quand le débauché Lorenzo se révolte : « Crois-tu que je n'ai plus d'orgueil parce que je n'ai plus de honte ? » Avec un certain nombre de « signes » relais, comme la perruque blonde de Lorenzo, la guêpière de la marquise Cébo, l'épée de Pierre Strozzi... la mise en scène se veut claire. Elle y réussit. C'est juste que, parfois, le texte s'écoute un peu. Reste que cette pièce mythique est ici présentée au mieux. On en savoure les péripéties, oscillant entre modernité et classicisme. Les prestations de Julien Duval (Alexandre) Jules Sagot (Lorenzo) ou Franck Manzoni (Philippe Strozzi) sont efficaces. À voir, donc, sans hésiter.

Gérard Noël



Lorenzo, le peuple et son tyran

Lorenzaccio, d'ALFRED DE MUSSET

Mise en scène de CATHERINE MARNAS, vu au théâtre de l'Aquarium (Production du Théâtre national de Bordeaux Aquitaine)

Alfred de Musset composa *Lorenzaccio* quatre ans après l'échec des journées révolutionnaires de juillet 1830, sur une idée que lui avait soufflée George Sand, elle-même ayant puisé sa source chez le chroniqueur italien Varchi qui avait dépeint la société florentine dépravée de son temps (1537). Le jeune auteur (il a alors 24 ans) des *Caprices de Marianne* entendait établir avec cette pièce une sorte de parallèle entre cette Florence dégénérée et la France louis-philipparde embourbée dans ses vésanies, nécessitant à ses yeux une renaissance républicaine. Mais ce texte n'était pas originairement conçu pour la scène, venant prendre place dans le recueil intitulé *Spectacles dans un fauteuil*. C'est dire toute la difficulté à le re-présenter, et pas seulement en raison du nombre initial considérable de ses personnages et des 38 endroits où ils sont censés évoluer (la première n'eut lieu qu'en 1906, cinquante ans après la mort de Musset).

D'une certaine manière, Catherine Marnas, qui met en scène le spectacle (repris au théâtre de l'Aquarium après une tournée internationale), cherche à réaliser la même opération à partir de ce drame romantique (le seul qui puisse soutenir une comparaison avec

Les interrogations de Lorenzaccio ont encore quelque chose à nous dire en 2017.

certaines pièces de Shakespeare) : faire entendre dans notre époque contemporaine des échos du désenchantement qui s'est emparé en profondeur de Musset et de son Lorenzo, fin lettré d'abord épris d'idéaux, symbole de toute une jeunesse (jadis incarné par Gérard Philipe dans une mise en scène demeurée mythique de Jean Vilar), devenu – au début de l'intrigue – « un lendemain d'orgie ambulante » et désormais surnommé, par dégoût populaire, « *Lorenzaccio* ».

Le même décalage peut s'observer de cette période florentine au règne de Louis-Philippe que de la dégénérescence politique et morale vue par Musset à notre temps : de même que la France des années 1830 est plus caractérisée par son obsession de la spéculation financière (comme l'a analysée au théâtre Balzac avec son *Faiseur*, cf. *L'OURS* n° 462), de même dans la France d'aujourd'hui ce n'est pas – sauf exception – la dépravation des mœurs du personnel politique qui est susceptible d'indigner le peuple et la jeunesse, mais le leurre permanent du discours et des programmes face au rouleau compresseur du capitalisme. Pour réussir le pari de la comparaison, tout est alors affaire de subtile transposition dans la re-présentation. Force nous est de dire que, dans la première partie de ce *Lorenzaccio*, la transposition qui se veut *fashionable* nous laisse indifférents, parce que relevant d'images mille fois vues sur nos scènes ces dernières décennies.

vers une direction d'acteurs plus épurée, la prose magnifique de Musset : « Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je cherchais les visages qui me donnaient du cœur, et je me demandais : 'Quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il ?' [...] j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête » (acte III, scène 3). Et, si l'on éprouve alors sensiblement que, pour le poète romantique qui a perdu ses idéaux politiques, « les chants désespérés sont les chants les plus beaux » (*La nuit de mai*), on n'est évidemment pas tenu de partager son pessimisme définitif, consacré dans l'acte V, où Lorenzo est assassiné par le peuple qui regrette au fond son tyran (acte souvent éludé par la tradition, ici synthétisé très vite comme un ultime coup de poing).

ANDRÉ ROBERT

Lorenzaccio



©

Théâtre de l'Aquarium / d'Alfred de Musset / mes Catherine Marnas

Publié le 28 septembre 2017 - N° 258

Catherine Marnas monte ce fleuron du drame romantique dans une mise en scène qu'elle installe dans notre époque contemporaine. Un univers rock et imposant.

Réputé injouable en raison de ses 5 actes, trentaine de décors et 80 personnages, *Lorenzaccio* est pourtant ce chef-d'œuvre de Musset qui dénonce la médiocrité de la monarchie de Louis-Philippe à travers la Florence du XVI^e siècle. Grande épopée, cousine française des drames de Shakespeare, sa postérité tient notamment à la complexité de Lorenzaccio, personnage romantique par excellence, un jeune homme pur indigné par la corruption de sa ville, qui décide d'assassiner le tyran Alexandre de Médicis pour rétablir la République. A cette fin, il joue un double jeu, empruntant le masque de l'ami, tombant toujours plus bas dans la débauche, perdant au passage ses illusions sur la nature humaine. Parmi la multitude de thèmes explorés par Musset, la corruption des élites, la nécessité de l'engagement et la fragilité des idéaux trouvent particulièrement écho dans notre société désenchantée où, au nom du pragmatisme, les utopies ont déserté le terrain. On ne s'étonne pas alors que la metteuse en scène Catherine Marnas ait transposé la pièce de Musset à l'époque contemporaine. La première scène s'ouvre sur un décor rouge et noir imposant au son d'une musique électro tandis que Lorenzaccio, perruque blonde et pantalon moult, joue du *air guitar* sous une pluie de confetti rouges. Pourquoi pas, même si la langue de Musset détonne parfois dans cet univers rock, tout comme la présence d'épées, vestige anachronique de la Renaissance.

Intelligence du texte

LA TERRASSE.FR – 28 SEPTEMBRE 2017

Là où le bât blesse vraiment, c'est qu'on peine à comprendre la véritable utilité dramaturgique de cet habillage qui finit par faire toc : musique de Daft Punk à plein volume ou débauche de confetti pour illustrer la débauche des corps – montrée d'ailleurs de façon assez caricaturale et vulgaire – ne suffisent pas à actualiser le brûlot politique. Si le texte parvient à résonner malgré tout, c'est davantage grâce à ses qualités intrinsèques et à l'intelligence du texte de Catherine Marnas qui a su rendre lisibles les lignes de crête de cette pièce fleuve en resserrant sa durée, le nombre de personnages, et en mettant au centre la relation entre Lorenzaccio et Philippe Strozzi. Incarné de façon émouvante par Franck Manzoni, ce double de Lorenzo est un humaniste pétri d'idéaux mais incapable de passer à l'action. « *Qu'importe que la conscience soit vivante si le bras est mort ?* », lui demande Lorenzaccio, et Strozzi devient alors l'image de l'intellectuel voué à l'immobilité. En contrepoint, c'est une jolie idée de Catherine Marnas de faire de Lorenzaccio « *un impatient plutôt qu'un nihiliste complet* », dont le geste est « *une manière d'accélérer le processus* ». Le jeu plastique de Jules Sagot (un peu vert mais prometteur) s'y prête bien : il lui permet de passer en quelques secondes de son rôle de pourvoyeur du vice à celui du jeune idéaliste qui tente de croire que les Républicains parachèveront son entreprise. Dès le début, on sait qu'elle est vouée à l'échec, mais on espère encore.

Isabelle Stibbe